

Avant-Propos

Les interrogations sur la formation des individus et la transmission de valeurs fondent une réflexion sur la société que la littérature fait apparaître. Si la relation entre culture et littérature renvoie à une évolution de la définition de la culture littéraire, l'introduction de la problématique de l'éducation vient ouvrir les perspectives de la recherche sur l'ambiguïté du rapport de l'homme à lui-même. «On façonne les plantes par la culture et les hommes par l'éducation», écrivait Rousseau¹. Il s'agit de faire fructifier l'individu à la manière d'un champ ou d'un fruit, mais en lui donnant les moyens de son autonomie. À la même date, le *Dictionnaire de l'Académie* reconnaît le sens figuré de «culture»².

Fidèle à la thématique de l'étude de l'identité littéraire européenne à laquelle se consacre l'équipe de recherche ILLE, ce volume se veut résolument pluridisciplinaire³. Les trente contributions s'intéressent aux aires culturelles francophone, germanophone, italophone, hispanophone et anglophone, de l'Antiquité au XXI^e siècle⁴. Si la majorité émane de chercheurs en littérature, la réflexion s'enrichit des approches relevant de l'histoire, des sciences de l'éducation, de la sociologie et de l'anthropologie. Certains se penchent sur des textes littéraires qui relatent un apprentissage, l'acquisition d'une expérience ou un cheminement individuels, alors que d'autres s'attachent plus à la manière dont se transmettent les valeurs acquises ou à acquérir. Sont examinées tant la représentation de l'éducation et de la culture dans la littérature que le rôle de la littérature et de la culture dans l'éducation.

La première partie, INITIATIONS, s'ouvre sur un questionnement du terme *Bildungroman*. Dans la plupart de ces contributions, la littérature raconte une éducation. Par l'exemple des romans du poète Jacques Réda, Marie Joqueviel Bourjea montre la manière dont le XX^e siècle finissant s'approprie le récit de formation et plus particulièrement le *Künstlerroman*, transformant la construction linéaire en vision kaléidoscopique, en apprentissage par le désordre. À l'autre extrémité du siècle, l'éparpillement semble aussi caractériser les expériences du personnage de bande dessinée américaine

¹ *Émile ou de l'éducation*, 1762, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1969, p. 246.

² *Dictionnaire de l'Académie française*, 4^e édition, 1762 : «se dit aussi au figuré, du soin qu'on prend des arts et de l'esprit». La première utilisation attestée dans ce sens semble se trouver dans *Les caractères ou mœurs de ce siècle*, «Des jugements», 1691, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1941, p. 369 : La Bruyère évoque «une certaine culture qui [...] manque» aux ignorants (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/etymologie/culture>).

³ Institut de recherche sur les langues et littératures européennes, www.ille.uha.fr

⁴ Une étude est donnée en anglais et les citations des contributions centrées sur des sources anglophones apparaissent dans le corps du texte avec la traduction en note. La norme inverse a été retenue pour les autres langues.

examiné par Jean-Paul Meyer, *Little Nemo in Slumberland*, pays des rêves (des cauchemars, souvent) dont le nom et la fantaisie évoquent le pays des merveilles d'*Alice in Wonderland* ; il s'agit ici d'un *Bildungsroman*, puisqu'au fil des planches hebdomadaires, le jeune héros grandit et se construit une personnalité par le biais de ses aventures oniriques. C'est au contraire une évolution à rebours qui fonde les voyages dans le temps analysés par Éric Lysøe, parcours initiatiques qui laissent les héros dans l'autre monde mais constituent en fin de compte une éducation par la littérature. Plus classiquement, Suzanne VanWeddingen met en évidence la maturation d'un personnage pusillanime par un voyage en train dont les aiguillages prennent une dimension métaphorique au-delà de la moralité simpliste des récits de Dickens. L'examen de voyages initiatiques se poursuit avec la contribution de Dominique Simon : si *Berlin-Moscou, un voyage à pied* n'aboutit qu'à une désillusion, le protagoniste journaliste-randonneur découvre les vertus du cheminement et du dépouillement.

Le dénuement caractérise le roman autrichien *Mein Mörder* qu'étudie Régine Battiston, histoire tragique d'un enfant sans éducation lue comme un *Desillusionsroman*. Plusieurs autres contributions lient la violence et l'éducation. Georges Gary s'attache à deux nouvelles de la romancière américaine Flannery O'Connor qui dénoncent la démagogie du politiquement correct à travers des figures de pédagogues malmenés. Dans les analyses de Fabrice de Poli et de Felipe Aparicio Nevado, les victimes sont les élèves : à la cruauté de l'interrogation orale montrée dans de nombreux romans et films italiens de la deuxième moitié du XX^e siècle répond celle d'une éducation guerrière relatée dans trois textes espagnols post-franquistes. Dans le premier cas, le *topos* de la rébellion systématique lors de ce rite de passage violent donne l'image d'une école sclérosée ; dans le second, ces récits débouchent sur la condamnation d'une idéologie éducative. La violence du système éducatif sert de révélateur (parfois tragique) pour la formation de l'individu.

La violence est au contraire transcendée par la culture dans les textes poétiques sur lesquels se penchent Déborah Heissler et Nicole Rocton. Philippe Jaccottet et Robert Antelme s'appuient sur les œuvres du passé (Bruegel, Bosch, Mozart) pour dire l'indicible, l'expérience concentrationnaire, quand David Scheinert adapte la culture ancestrale en s'appropriant le verset biblique pour dire le monde après la Shoah.

Nietzsche est bien sûr celui qui théorise l'appropriation de la culture par l'individu afin que chacun devienne «le capitaine de sa vie» et en fasse une création, comme l'expose Peter André Bloch. Peter Schnyder nous rappelle qu'une telle pédagogie libératrice est au cœur des écrits de Gide, dont il nous donne «Culture contre barbarie» de 1947. Anne Vauclair montre pour sa part comment la peinture de Magritte pousse à dépasser les évidences transmises par l'éducation grâce au brouillage et à la déconstruction, qui induisent une incertitude propice à une nouvelle construction du savoir. Sterne utilise les mêmes outils dans *Tristram Shandy* pour faire prendre conscience au lecteur des conventions et mécanismes de tout texte et ainsi lui apprendre à lire au-delà de la surface.

Les œuvres analysées par ces quinze contributions témoignent d'initiations individuelles, qu'elles les relatent ou les provoquent. La seconde partie de l'ouvrage, TRANSMISSION, regroupe les études qui traitent de la manière dont les connaissances et les valeurs liées à une culture sont passées aux générations suivantes : façonnement, propagande, acceptation, rejet ou détournement constituent les facettes sous lesquelles apparaît l'éducation. L'ordre chronologique a paru s'imposer.

La manière dont les références à l'éducation d'Achille, paradigme de la *paideia*, servent à marquer l'attachement à la culture classique, signe d'appartenance sociale dans l'Antiquité tardive, est décrite par Marie-France Gineste, là où Céline Urlacher établit comment la légitimation d'un usage chrétien de l'éloquence profane par des pédagogues et hommes d'Église tels Ennode de Pavie a rendu possible la transmission de la culture classique à la postérité.

Myriam Chopin-Pagotto s'intéresse à la construction d'un discours historique par des journaux et chroniques du début du XVI^e siècle ; mêlant récit de vie et histoire d'une cité, ces textes inscrivent les lignées de marchands dans la mémoire collective et témoignent de la maîtrise des codes de la propagande qui permettent de façonner un discours de cohésion sociale en faisant œuvre didactique. Comme l'expose Astrid Starck, la fonction didactique de la *Tsemmerenne* est tout aussi forte, car cette Bible en

yiddish du début du XVII^e siècle, assortie d'une exégèse homilétique, sentimentalise la littérature religieuse et la met à la portée des femmes, leur conférant une éducation religieuse qu'elles doivent transmettre à leurs enfants. À la même période, les emblèmes analysés par Jean-Jacques Chardin sont aussi un moyen d'accès au savoir, par une propédeutique du regard, un « feuilletage de la signifiante » qui mène du visible au lisible, du concret vers l'abstrait. Le déchiffrement de ces images n'est pas si lointain des reconstructions mentales auxquels poussent les tableaux de Magritte analysés par Anne Vaclair.

Malgré l'intention didactique affichée des poèmes de George Herbert, la relation pédagogique disparaît devant l'écriture du moi : Laurent Currely montre comment le pasteur poète se veut médiateur entre l'homme et la connaissance de Dieu mais désespère de son art. Point de renoncement dans le théâtre shakespearien : la relation pédagogique s'y trouve fort malmenée, comme le met en évidence Richard Wilson dans son analyse de l'unique scène évoquant un écolier et de ses échos dans l'œuvre, car les apprentissages se font plus par la transgression que par la transmission, par la maîtrise des jeux sur les situations et sur les mots, par le théâtre. François Laroque présente les différentes facettes de l'éducation des princes dans le *Bildungsroman* formé par la seconde tétralogie : apprentissage à l'envers pour Richard II qui doit désapprendre à être roi, détour par la taverne où s'apprennent les langues du peuple pour Hal, le prince caméléon qui devient l'avisé Henri V et apprend la langue de son épouse française par le quiproquo et la grivoiserie.

C'est aussi comme un détournement des conventions que Nicolas Goulas présente ses années d'apprentissage du début du XVII^e siècle, explique Mariette Cuélin-Lieber ; plutôt qu'une éducation traditionnelle, le mémorialiste, homme de la bourgeoisie aussi peu fortuné que conventionnel, souligne les mérites d'une transmission de la culture apportée par des pédagogues choisis qui distillent un mélange de savoir et de sociabilité. Cette dernière notion, fondamentale au XVIII^e siècle, repose en partie sur une culture littéraire partagée. Michel Faure montre l'émergence de la littérature dans le discours sur l'éducation en Grande-Bretagne. La vaste diffusion de périodiques tels le *Spectator* mit à la disposition d'un grand nombre de lecteurs, non sans une certaine ironie, les recettes d'une éducation au bon goût⁵.

L'intérêt pour les effets éducatifs de la littérature se retrouve dans l'étude de Marc Weisser, qui fait ressortir dans une analyse de lectures-débats les qualités et les défauts respectifs de deux types de textes pour la jeunesse. Anne Deffarges s'attache à l'usage qu'a fait la social-démocratie allemande de la littérature dans ses combats politiques de la fin du XIX^e siècle ; pour les théoriciens de ce mouvement, les grandes œuvres littéraires participaient d'une culture libératrice, alors que les naturalistes qui écrivaient dans le sillage du parti envisageaient plutôt leurs textes comme une propagande, plus efficace à convertir les esprits au socialisme. C'est toujours de propagande, sous la forme d'une pédagogie de l'exemplarité, dont il s'agit dans l'étude sociologique que donne Frédéric Caille de la construction d'un patrimoine moral séculier grâce au recensement systématique (et à la récompense publique) des actes de secours courageux tout au long du XIX^e siècle.

La transmission d'une culture n'est pas toujours couronnée de succès. Dans *Translations*, la pièce de Brian Friel analysée par Virginie Roche-Tiengo, celui qui enseigne par les langues se voit supplanté par le traducteur-traître qui aide à la disparition de sa propre culture. En revanche, les romans de Tony Hillermann sur lesquels Claude Nosal porte un regard anthropologique servent bien de passerelles d'initiation à la culture de leur peuple pour les jeunes Navajos, tout en donnant accès au commun des lecteurs, par les codes du roman policier, à ce monde familier et différent, pour leur plus grand plaisir.

Instruction is the pill, amusement the gilding (« L'instruction est la pilule, la distraction la dorure »), écrivait Richardson en 1755 pour défendre la portée didactique de ses récits⁶. Au début du XXI^e siècle il n'est plus guère de mise de voir les romans comme des empoisonnements de l'âme (d'autres formes de culture populaire jouent ce rôle), mais plutôt de reconnaître la valeur didactique de l'écrit et de l'image par la

5 Un colloque intitulé « Diffusion de l'écrit dans le monde anglophone, XVI^e-XVIII^e siècles » organisé à l'UHA en juin 2009 fournira l'occasion d'approfondir cette réflexion.

6 *The Correspondence of Samuel Richardson, author of Pamela, Clarissa and Charles Grandison*, Londres, Phillips, 1804.

manière dont l'individu se les approprié, d'en faire, en quelque sorte, des «précepteurs muets»⁷. En acceptant la présence du multiple dans la quête de sens, notre culture a en partie intégré l'apprentissage par le désordre évoqué dans plusieurs contributions. Tel un kaléidoscope, ce volume propose en trente combinaisons une approche partielle et multiforme de la triade Éducation – Culture – Littérature.

7 Nicole, *Première Lettre sur l'hérésie imaginaire*, 1665 : «Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels, ou qu'il a causés en effet ou qu'il a pu causer par ses écrits pernicieux»; Pierre-Daniel Huet, *Traité de l'Origine des romans*, 1660, Paris, Desessarts, 1799, p. 127 : «Rien ne dérouille tant l'esprit, ne sert tant à le façonner et à le rendre propre au monde, que la lecture des bons romans. Ce sont des précepteurs muets, qui succèdent à ceux du collège, et qui apprennent à parler et à vivre d'une méthode bien plus instructive et bien plus persuasive que la leur».